

---

# Fragments de douleur

---

Chérifa Bouatta

**S'il était possible à l'individu de s'accorder une pause où il s'arrêterait de penser, de s'agiter, de se déplacer, de travailler, pour se transformer en observateur extérieur de sa propre réalité, il constaterait que les petits enfants vont toujours à l'école, que les gens vont toujours au marché, que les hôpitaux fonctionnent, que toutes les Algériennes ne portent pas le *hijab*, que certaines jeunes filles sont habillées à la mode, que l'on peut encore se marier en grande pompe et bien d'autres choses encore. Ceci pour dire la "normalité" de la réalité. Mais, tout de suite, cette normalité interpelle l'observateur postulé, car; il existe des faits polémiques qui s'opposent à la normalité.**

Les massacres, ceux d'avant et ceux plus récents de Bentalha, de Raïs, de Béni Messous (et bien d'autres encore, médiatisés ou non) introduisent de l'incohérence, du bruit, voire du chaos dans ses observations premières. Le même observateur peut penser (car tout en s'arrêtant pour observer, il peut penser) qu'avec Raïs et Bentalha quelque chose de fondamental s'est brisé et que plus rien ne sera comme avant, qu'il y aura dans les esprits (voire dans les comportements) un avant et un après Bentalha. De son lieu imaginaire, l'observateur relève que les petits enfants vont toujours à l'école, que les cafés sont ouverts, que l'on se marie toujours en grande pompe (quand on a les moyens )... et que les massacres continuent. En fait, la normalité du système qu'il a décelée continue à fonctionner malgré tout. L'observateur peut vouloir, pour bien observer, détourner son regard des grands ensembles (le marché, la rue...) et le diriger vers des lieux plus précis. Les massacres empêchent-ils une famille de manger? Une bombe qui explose à côté d'une école empêche-t-elle les cours de se dérouler, voire les examens

---

Printemps 1998

d'avoir lieu? Pour être plus précis, il peut même se rendre dans une classe pendant la période des examens. Des élèves composent; une bombe explose (l'observation a lieu au cours du ramadan de l'année 1997): les élèves, des adolescents, lèvent la tête de leur feuille, se regardent un instant et se remettent au travail. Incident clos? Il peut, l'observateur continuer son travail. L'hôpital reçoit les victimes d'un attentat, le personnel médical se met très vite au travail, il a acquis beaucoup de compétences depuis 1991. Les soins d'urgence sont dispensés, les victimes sont orientées vers les différents services où elles sont prises en charge. C'est la fin de la journée de travail d'un médecin, notre observateur décide de le suivre. Le médecin sort de son travail, va chercher sa petite fille à l'école, achète sur sa route du pain et des oranges et rentre chez lui. Là, après d'être débarrassé de ses provisions, il allume la télévision et attend le repas. Au vu de ces données recueillies à plusieurs niveaux, l'observateur hésite à tirer des conclusions: les tueries sont-elles comme une onde qui perturbe pour un court moment (un très court moment) la surface de l'eau? L'observateur ne veut pas encore conclure. Il cherche ailleurs, d'autres données. A l'école où il s'était rendu auparavant, il interroge beaucoup d'enfants nouvellement inscrits dans cet établissement viennent de régions dangereuses, leurs villages ont été attaqués. Ces enfants se sont déplacés avec leur famille, ils sont hébergés chez des parents. On lui dit aussi qu'autour d'Alger, autour de certains quartiers, des familles se sont installés en construisant des logements faits de bric et de broc. Il s'interroge: ces familles déracinées ont-elles gagné en sécurité?

Rien n'est moins sûr. Les derniers événements ont montré que ces familles sont toujours la cible de groupes terroristes. Par ailleurs, il apprend au cours de ses pérégrinations que d'autres familles appartenant à d'autres milieux ont fait partir leurs enfants sous des cieux plus cléments.

L'observateur s'arrête, ayant toutes ces données, et reporte son regard sur la ville. Les enfants vont toujours à l'école et, au lieu de regarder, il veut penser. Alors, il s'interroge: la normalité est possible parce que le nombre de personnes atteintes est minime et, de ce fait, il ne peut y avoir perturbation de l'ensemble. Les médias, les partis politiques parlent de 60 000, de 80 000 morts (le chef du gouvernement de 26 000), mais ces chiffres, obtenus on ne sait comment, datent. Il y a longtemps qu'il a entendu ces chiffres. Depuis, on a oublié de faire des additions. Il ne sait pas. Autre piste, conséquence de la première: ce sont les gens directement atteints qui portent des séquelles, ceux dont la vie a été déstructurée; les autres, ceux qui sont épargnés, continuent à vivre normalement. En d'autres termes, la majorité est indifférente. Mais, ce sont là des conclusions qui dérangent au plus haut point notre observateur. Il remet en cause son pseudo-détachement, bref son moyen même de travail et considère du coup sa propre subjectivité et les préjugés qui entachent son regard.

Effectivement, son rêve, c'est que tous les Algériens se mobilisent, élèvent la même voix, se portent tous au secours des victimes, illusion d'un enfant qui n'a rien compris à la réalité et qui voudrait que la réalité se plie à ses désirs. Il décide alors de changer de moyen d'investigation et d'opter pour l'observation-participation: se détourner du macro-sociologique (comme les économistes parlent de macro-économique) pour intégrer des groupes, discuter avec des individus. Sur quels critères vont se fonder ses choix? Peu importe, ce qui compte c'est qu'il regarde de l'intérieur. La normalité qu'il avait cru déceler se tord le cou.

Au plan du vécu: douleurs, angoisses, maladies somatiques, insomnies, cauchemars. Certaines discussions portent uniquement sur le terrorisme, sur l'incompréhension, sur la compassion, on ne parle que de ça. Des questions lancinantes: qu'est-ce qui nous arrive? Qui sont-ils? Quand tout cela se terminera-t-il?

Impuissance de la pensée: personne ne possède de réponses. La nostalgie prime: notre islam, avant, avant tout ça. Chacun va de ses souvenirs, du temps où il allait au cinéma, où il prenait sa voiture, le bus pour quitter Alger et aller prendre l'air des champs, loin de la cohue de la capitale. Parfois, l'une raconte un déplacement à l'intérieur du pays pour voir les parents qu'on n'a pas vus depuis longtemps, la peur au ventre, les faux barrages sont nombreux; certains y laissent leur vie. D'autres histoires s'imbriquent : mon voisin, mon beau-frère a été tué lui et toute sa famille sur la route de B. Les épaules s'affaissent; le poids est trop lourd à porter; les yeux se remplissent de larmes. Un silence, l'horreur est réchauffée par le groupe; il joue le rôle de contenant et empêche les gens de s'effondrer.

C'est l'heure de se séparer, mais on retarde ce moment; c'est rassurant d'être à plusieurs; c'est rassurant de partager alors que la solitude vous taraude et multiplie la fragilité.

Au *hammam*, une femme assise à côté de moi regarde à la dérobée et m'interpelle: "*Tu es d'ici?*". C'est le prétexte pour me raconter son errance et celle des siens, gestes stéréotypés (tout le temps qu'elle parle elle se frotte la main droite), voix monocorde. Elle habitait un hameau isolé (depuis le terrorisme, l'Algérie est peuplée de hameaux isolés): "*Ils sont venus; ils ont kidnappé des filles et massacré leurs parents. Nous nous sommes sauvés pour aller à E. C'était la paix, c'était tranquille: ils vivaient chez l'oncle paternel. Un jour, d'autres sont venus, ils ont tué la moitié du village et mon fils aîné. Nous avons pris la fuite pour aller à G. mais ça ne pouvait pas durer; il y avait pas de place pour tous, alors nous sommes venus ici; j'habite une cabane. Mon mari ne travaille pas; mes filles font le ménage des autres; moi, je n'ai rien trouvé; je suis trop vieille*".

Près de nous, une femme élève la voix pour lui apporter la réplique. Elle non plus n'est pas d'ici; elle a tout abandonné, sa maison, ses biens, tout pour fuir, mais elle pense retourner chez elle "*car, on ne peut pas vivre éternellement chez les autres. Cela fait deux ans que j'habite chez mon*

*frère, avec mon mari et mes enfants. Ça ne peut pas durer".* J'écoute ces douleurs à voix basse et je pense à l'exil, à l'exode. Les femmes me racontent leur errance; d'autres se sont exilées; tous fuyant la mort, la barbarie, à la recherche d'un lieu de paix. Certains y parviennent, d'autres pas et tous s'interrogent: jusqu'à quand?

Je vais voir ailleurs, d'autres vécus. Un ami vient me confié qu'il se sent mal depuis qu'il a assisté à un attentat, il ne dort plus, se bourre de somnifères et est envahi par une angoisse paralysante. Il me raconte sa douleur: ça prend à l'estomac, ça serre fort, très fort, son cœur s'affole, il ne se maîtrise plus, il va mourir, ses pensées se dérobent; elles lui échappent; elles se fixent sur la mort. La mort est imminente et ça dure depuis quatre ans, depuis le jour où il a assisté à l'attentat, répète-t-il. La douleur le brise; il sort de ses crises abattu, hagard, sans forces, et il sait que cela va recommencer. Il a tout essayé, le cardiologue, le généraliste, le psychiatre, le *taleb*, la voyante, tout. *"J'ai une fissure dans le corps"*.

Mohamed a dix ans; il a assisté à l'assassinat de son père et de ses frères au cours d'une longue nuit de couteaux mal aiguisés, de haches et de balles. Il a reçu des coups de hache à la tête. Depuis il essaie de survivre dans un hôpital de la banlieue d'Alger. Il court toute la journée dans une salle froide et hideuse ; il ne s'arrête jamais. Sa mère non plus; elle court derrière lui; elle a peur qu'il tombe, qu'il se jette par la fenêtre. La peur du danger a quitté Mohamed, mais sa mère veut lui réapprendre désespérément, follement que la vie est précieuse.

Et cet homme de Raïs qui s'accroche à moi, vulnérable, brisé, sans aucun ressort. Il tient sa petite fille Amel, quatre ans, par la main. C'est la seule qui lui reste; tous les autres sont morts. La mort a fait effraction trop tôt dans la vie d'Amel. Elle ne sait pas ce qu'est la mort et hurle: *"Yemma (maman), on va chercher yemma"*. Et tant d'autres tranches de vie. Questions troublantes de l'observateur: que puis-je faire? Comment pourrais-je aider, soutenir quand chaque histoire singulière m'ébranle profondément, quand je m'identifie entièrement, totalement à la douleur des autres, quand je ne prends pas de distance, quand je pleure lorsqu'ils pleurent?

Position inconfortable que celle de l'observateur participant, elle l'immerge dans la souffrance des autres et réactive la sienne et les angoisses qu'il essaie de juguler sans cesse. La macro-sociologique apparaît, comme un voile pudique jeté sur des fractures indélébiles et, en fait, il est, lorsqu'on s'y accroche, un moyen de résistance. Non pas moyen de résistance politique, mais tout simplement résistance de survie, résistance pour la survie.

Une petite jeune fille, jolie comme un cœur, déclarait à un journaliste français qui l'interrogeait sur son pays: *"L'Algérie, c'est cool"*. C'est à ce prix qu'on vit.